

Le contemporain capital

Guy Cloutier

Volume 43, numéro 3 (253), septembre 2001

Michel Beaulieu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32752ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cloutier, G. (2001). Le contemporain capital. *Liberté*, 43(3), 20–23.

Le contemporain capital

Guy Cloutier

à Jean Yves Collette et à François Hébert

À chacun ses années 80.

Les miennes se sont arrêtées pendant un jour de juin 85, une de ces dates qui creusent le silence.

J'en retiens trois phrases. La première, de Guilloux je crois : « La vérité ce n'est pas que l'on meurt, c'est que l'on meurt volé. » Puis cet aphorisme prémonitoire de René Char dont Michel Beaulieu m'avait offert un tirage de tête au retour de son unique voyage en France : « La poésie me volera ma mort. » La dernière de Malraux : « Ce qui importe n'est pas seulement de savoir pourquoi on se bat, mais avec qui. »

La vie de Michel Beaulieu, c'est entendu. Il était un solitaire couvert d'amis. Un misanthrope fraternel, en quelque sorte.

Mais la vie *selon* Beaulieu ? Parce qu'il a imposé, sans bien le mesurer lui-même, un type de vie ou d'attitude qui apparaît comme un modèle d'éducation pour les écrivains. La vie d'un poète qui se consacrerait autant à son œuvre qu'à ses collègues injustement traités.

Depuis sa tanière du Parc-Lafontaine ou de la rue Draper, enfumée par les *Benson* ou le cannabis, tapissée de livres, il correspondait jour et nuit avec eux, que ce soit dans cette correspondance assidue et attentive qu'il entretenait avec les confrères écrivains les plus inattendus, Montherland, Guillevic, Jude Stéfan, ou par la lecture des œuvres. Toujours à arpenter, par-delà les frontières géographiques, langagières et culturelles, le chemin obligé du poème.

Il avait tout lu et même le reste... Les amis, les ennemis, les autres surtout, ces êtres limites qui nous questionnent depuis les fractures de l'âme où la conscience advient, toujours avide de raffermir les liens avec la part de l'Autre où notre être se renouvelle, toujours en manque d'être, ou d'air, en manque du plus que vivant, s'appliquant à lire *contre soi*, convaincu que le poète ne commence à devenir poète qu'à partir du moment où il découvre sa singularité dans l'existence des autres.

Michel Beaulieu ou le boulimique de l'Autre.

Lui qui n'aimait rien tant que les philosophes fous, les acteurs, les poseurs de pièges, les funambulistés de la corde sensible, lui qui détestait le normalisé, l'étriqué, il s'amusait encore du spectacle dérisoire des joutes qui opposaient sur l'arène de la reconnaissance médiatique les

carriéristes aux tireurs de couverture qui prétendaient phagocyter, chacun à son petit profit, l'espace littéraire en multipliant les anathèmes et les slogans.

Conservateur ? Réactionnaire ? Certes non. Il promenait son ironie de fenêtres en créneaux, revendiquant une marge de liberté et d'indépendance, un fragment de ciel bleu sous le ciel bas des despotismes idéologiques, affirmant la multiplicité de ses filiations et de ses cultures. Et la persistance de son humour de rebelle, hérité de la plus intime fréquentation du doute poétique.

Sa poésie aujourd'hui ? D'étranges noces de la dérision et de la tragédie. Un besoin d'une très grande harmonie entre le monde et lui, le désir mystique d'une vie en poésie. Rien d'étonnant à ce que ses poèmes reposent sur des valeurs comme le silence, le blanc, la lumière, le monde concret du pain, de la table, du corps et de la ville.

Le bonheur simple d'être vivant.

La sensation à l'état naissant, les mouvements élémentaires du corps, les réflexes de la conscience assiégée ou en état de crise, les instants de violence cachée, l'imperceptible vibration ou le glissement imperceptible qui vont modifier les rapports entre les êtres, et qui affleurent sous le geste le plus banal, sous le mot le plus ordinaire, dans la pénombre indistincte et triviale où le langage dissimule nos raisons les moins avouables et nous permet de donner le change.

Rien n'est trop banal pour traduire en couleurs sonores les désastres et la mélancolie de ce mouvement insoupçonnable qui se commet dans ses poèmes où le temps se retrouve comme piégé dans les troubles qu'il engendre.

Lui qui n'a jamais cessé de courir après le temps, il s'appliquait dans son poème à prendre le temps de vitesse et à arrêter sa fuite, à dénoncer le travail invisible et saccageur du temps qui ronge et dévore tout, à commencer par lui-même. Et la mort présente avec une certitude obsédante, à tel point qu'on le voit, le poète, suffoquer d'écrire parce que tout va tomber dans le mot, comme s'il n'en pouvait supporter le poids.

Rarement une œuvre fut autant écrite à la première personne du singulier.

C'était en juin 1985. Dans un Québec qui n'avait pas encore soldé ses années de plomb, une grande voix qui s'était élevée dans le silence de la peur et le brouhaha du mensonge s'éteignait, déjà hors de son temps. Et moi, j'ignorais que la mort est comme ces blessures qui font mal après coup.

Le poète allait désormais s'appeler Michel Beaulieu (1941-1985).

Aujourd'hui que l'implacable mécanique du temps a fait de moi son aîné, je me rassure à peine de constater qu'il est devenu mon père.